

# Claruscuro N° 18 (Vol. 2) - 2019

Revista del Centro de Estudios sobre Diversidad Cultural

Facultad de Humanidades y Artes

Universidad Nacional de Rosario

Rosario – Argentina

E-mail: [claruscuro.cedcu@gmail.com](mailto:claruscuro.cedcu@gmail.com)

---

Título: Yasmah-Addu entre l'épisodique et la structure: Une expérience d'écriture de l'histoire

Autor(es): Marcelo Rede

Fuente: *Claruscuro*, Año 18, N° 18 (Vol. 2) - Diciembre 2019, pp. 1-29.

Publicado por: [Portal de publicaciones científicas y técnicas \(PPCT\)](#) - Centro Argentino de Información Científica y Tecnológica (CAYCIT) - Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas (CONICET)

---



Claruscuro cuenta con una licencia

Creative Commons de Atribución

No Comercial Compartir igual

ISSN 2314-0542 (en línea)

Más info:

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.es>

Los autores retienen sus derechos de usar su trabajo para propósitos educativos, públicos o privados.



# Yasmah-Addu entre l'épisodique et la structure: Une expérience d'écriture de l'histoire

*Marcelo Rede\**

## Resumen

A través de la descripción de tres episodios de la vida de Yasmah-Addu, rey de Mari en los inicios del siglo XVIII a.C. este artículo se propone reflexionar sobre las formas narrativas de la historia. Se trata de una experiencia de escritura que utiliza un enfoque basado en la microhistoria para mostrar el potencial de la documentación cuneiforme de Mari, especialmente la correspondencia real, para el tratamiento de fenómenos sociológicos relevantes a partir de la narración de una cadena de eventos singulares.

**Palabras claves:** Mari; Yasmah-Addu; Mesopotamia; microhistoria; narración

**Yasmah-Addu between the episode and the structure: An experience of history writing.**

## Abstract

Through the description of three episodes of the life of Yasmah-Addu, king of Mari in the early 18th century BC, this article proposes to reflect on the narrative forms of history. This is a writing experience that uses an approach based on microhistory to show the potential of Mari's cuneiform documentation, especially real correspondence, for the treatment of sociologically relevant phenomena from the narration of a chain of singular events.

**Key-Words:** Mari; Yasmah-Addu; Mesopotamia; microhistory; narrative

---

\*Universidade de São Paulo (Brasil). E-mail: mrede@usp.br  
Recibido: 24/08/2019, Aceptado: 05/11/2019

Si écrire l'histoire est écrire sur les vies, il n'en reste pas moins que, dans certains ouvrages, le lecteur cherchera inutilement un être en chair et en os. Assez fréquemment, les personnages historiques cèdent la place à des notions abstraites - «société»; «groupe»; «classe»; «nation». Il y a bien entendu une raison épistémologique à cela : depuis longtemps les anthropologues et sociologues nous ont appris que la société n'est pas la somme des individus. Ainsi, le premier plan de l'attention de l'historien est la vie sociale. Une vie faite de «structures», de «dynamiques», de «crises», de «rythmes» etc. L'équilibre entre les actes des individus et les mouvements plus larges et profonds qui les dépassent est, en effet, un des principaux défis de l'analyse historiographique. Lorsque nous nous intéressons à un ou plusieurs personnages et à une chaîne d'événements, il s'impose de demander où se trouve l'explication historique. Dans les tendances profondes et inéluctables qui ballottent un acteur impuissant ? Ou dans la pleine liberté et totale conscience d'action de personnes en position d'imposer la direction d'un parcours historique ? Certainement, la réponse ne se trouve nullement dans ces extrêmes, mais dans une articulation intermédiaire, adaptée en fonction de chaque situation, des problèmes à résoudre, du *corpus* documentaire.

La nature et la richesse de la documentation de Mari permettent des approches variées, à la fois quantitative et qualitative, grâce auxquelles on peut articuler les dimensions individuelles et relationnelles de l'action sociale. L'une d'elles réside dans les '*Social Analysis Network*'(SAN)<sup>1</sup>. Pour les 'analyses sociales en réseau', les actions des individus et des groupes sont appréciées à partir de leur position dans un réseau de liaisons qui, quoique changeable dans le temps, constitue la plateforme de leur dimension sociale. Du fait de sa participation à plusieurs réseaux, ayant des caractéristiques propres (parentèle, voisinage, professionnels, tribaux, à l'intérieur des organismes religieux et de pouvoir etc.), l'individu fonctionne comme un nœud d'intersection de la trajectoire d'autres acteurs et d'autres réseaux. Plutôt que ces points de connexions - l'individu-, l'accent est mis, dans les analyses sociales en réseaux, sur les interactions. Néanmoins, les deux niveaux sont interdépendants : les acteurs agissent dans une trame des réseaux et les réseaux existent et se reproduisent par les actions des acteurs, sans qu'il soit possible -ou théoriquement nécessaire- d'établir un rapport de causalité univoque. Du point de vue méthodologique, cela signifie qu'on privilégie l'observation de la structure de l'ensemble du réseau et/ou des façons par lesquelles les individus mobilisent les réseaux pour se positionner. Les évaluations peuvent ainsi être

---

1. Voir Latour (2015) et Scott (2000).

plus quantitatives (car les données qui alimentent l'analyse sont mesurables et se prêtent facilement à la construction de graphiques ou pourcentages) ou plus qualitative (car la description des points et des liaisons valorise leurs éléments idiosyncratiques). Les deux approches ne sont d'ailleurs pas exclusives<sup>2</sup>.

Une autre possibilité analytique met l'accent sur la narration et sur le choix de personnages singuliers et de situations précises pour en faire une description détaillée, orientée par des problématiques préalablement établies. Il ne s'agit point d'une méthode historique purement biographique et événementielle, mais d'une approche qui cherche à mettre l'épisodique au service d'un modèle interprétatif. Dans ses diverses variantes, la micro-histoire a élevé à un niveau épistémologique inédit la trajectoire des individus<sup>3</sup>. Parmi ses implications méthodologiques, il faut souligner le réglage de l'échelle d'analyse, c'est à dire « l'observation intensive d'une cellule élémentaire »<sup>4</sup>, et la prospection de l'indice signifiant et sa transformation en paradigme de savoir<sup>5</sup>. Au niveau de l'écriture, le suivi minutieux des gestes, paroles et pensées des acteurs -auparavant, parfois dilués dans une masse informe- a exigé que la notion même d'événement historique fût re-calibrée : sans avoir l'illusion que le fait singulier se superpose au processus, la nouvelle modalité de narration promue par la micro-histoire a permis de se fixer sur le particulier pour atteindre le général. L'explicitation des petits épisodes devient une piste sérieuse pour la compréhension des phénomènes collectifs. C'est dans ce même sens que le genre biographique a été considérablement renouvelé dans ces dernières décennies<sup>6</sup>.

Le texte que nous présentons ici s'inscrit dans cette perspective et propose une expérience narrative cherchant à montrer, quoique de façon pré-

---

2. Pour une considération approfondie des possibilités de l'application de la 'Social Network Analysis' aux archives cunéiformes et en assyriologie, voir Waerzeggers (2014). Du point de vue des sources, le projet ARCHIBAB (*Archives Babyloniennes XXe – XVIIIe siècles av. J.-C.*), coordonné par Dominique Charpin (Collège de France), avec plus de 30.000 textes en ligne, offre une dimension des possibilités ainsi que de l'ampleur du travail nécessaire pour ce type de démarche : <http://www.archibab.fr>

3. De l'abondante production de "l'école italienne", citons quelques titres plutôt méthodologiques : Ginzburg (1989, surtout les chapitres 5 et 8); Ginzburg (2001, chapitres 1, 6 et 7), Ginzburg (2014) et Levi (1989), avec une importante préface de Jacques Revel (p. i-xxxiii).

4. Lepetit (1996 : 72); voir l'ensemble du volume organisé par Revel (1996), en particulier le chapitre d'Edoardo Grendi.

5. Ginzburg (1989, chapitre 7) et Ginzburg (1991 : 143 s.).

6. Voir Dosse (2005); pour les rapports entre la micro-histoire et la biographie, voir Levi (2014).

liminaire, le potentiel d'une approche micro-analytique pour l'histoire de Mari<sup>7</sup>, à partir de trois épisodes de la trajectoire de Yasmah-Addu, roi de Mari à l'époque du Royaume de la Haute Mésopotamie<sup>8</sup>.

Le premier épisode se passe au moment où, quelque temps après la conquête de Mari par sa famille, le jeune Yasmah-Addu s'installe dans son palais et commence à constituer son corps de serviteurs et sa structure de gouvernement. Ensuite, on s'intéressera au mariage de Yasmah-Addu avec une princesse, dans le cadre de l'alliance diplomatique entre son père, Samsi-Addu, et le roi de Qatna, Išhi-Addu. Enfin, le troisième épisode concerne une des premières situations (sinon la première) où Yasmah-Addu est appelé à intervenir comme chef de guerre et venir en aide à son beau-père, à l'ouest, au moment où sa famille fait face à des affrontements dans la partie orientale du Royaume de la Haute Mésopotamie.

## Ma maison, mon palais

Après la conquête, l'installation de Yasmah-Addu à Mari n'a pas été immédiate. Le prudent Samsi-Addu a examiné la situation sans décider tout de suite que Mari serait la nouvelle capitale administrative, siège du palais hégémonique dans la partie occidentale du Royaume. Il pensait peut-être à affaiblir le poids politique de l'ancienne rivale, en la vidant son importance économique et en poussant la population à quitter les lieux. Peut-être craignait-t-il que de nouveaux seigneurs ne soient pas bien reçus par les locaux, humiliés par la défaite. De plus la situation n'était toujours pas complètement assurée au lendemain de la victoire dans ces terres lointaines. Quelques kilomètres, également sur les bords de l'Euphrate, au Nord du confluent avec le Habur, il y avait une puissante forteresse qui portait le nom du roi vaincu, Dur-Yahdun-Lîm. Le lieu fut rebaptisé du nom du prince envoyé, Dur-Yasmah-Addu. Obéissant, le fils y resta quelques années, moins comme roi, même s'il portait le titre, que comme chef de garnison militaire,

---

7. Cette approche est en train d'être développée dans le cadre du projet "Chroniques du Royaume de Mari (1774 - 1762 av. J.-C.) : Une expérience de narration historiographique", soutenu par le Conseil National de Recherche brésilien (CNPq). Pour la proposition préliminaire d'un modèle d'interprétation de la société de Mari, voir Rede (2015).

8. Le cadre événementiel est celui établi par Dominique Charpin et Nele Ziegler (2003) et Charpin (2004) que je suis de très près pour ma reconstitution de la trame narrative. L'insertion des paroles des acteurs eux-mêmes est un ingrédient décisif de la démarche : à une exception près, toutes les citations de la documentation ont reproduit les traductions en français de Jean-Marie Durand dans les volumes de LAPO (16 à 18).

jusqu'à ce que son père décidât que l'heure était venue de migrer vers Mari pour de bon.

Dans cette situation fragile où tout était nouveau, la tâche principale était de former un cadre de serviteurs compétents et surtout fiables, ce qui pouvait se révéler un vrai cauchemar. La cour était le cœur palpitant du royaume. Sa composition et sa dynamique pouvaient déterminer le succès de l'administration, mais également le quotidien du roi lui-même, sa tranquillité et ses réalisations<sup>9</sup>. Les frontières entre maison du souverain, avec ses domestiques, et État, avec ses officiels, étaient floues, voire inexistantes. Le nom de cette structure, *ekallum*, dérivé du sumérien é-gal, « Grande Maison » n'était pas injustifié. Dans le palais royal de Mari, les espaces 'privés' du roi côtoient ceux qui sont destinés aux fonctions administratives et, du point de vue patrimonial, le royaume compte parmi les biens du souverain. Afin de faire vivre cette machine complexe, dès que le palais fut prêt pour le recevoir, Yasmah-Addu a pris ses premières résolutions. L'occasion, a-t-il pensé ébloui, méritait une grande fête et une grande fête avait besoin d'esclaves. Il a voulu régaler les commensaux avec de boissons abondantes et dépenser tout l'argent qu'il faudrait pour acheter des serviteurs. Samsi-Addu ne pensait absolument pas ainsi et réprouva âprement les intentions de son fils : "Pour qui ouvrirais-tu les jarres à faire la bière ? Là où tu es, tes assises ne sont pas fermes. Il n'y a pas d'armée pour assurer la défense de Mari" (LAPO 16,1) Le père raisonnait en chef d'état expérimenté ; le fils, comme un jeune trop emballé avec son nouveau palais. Pour le vieux souverain, avant tout, il était nécessaire de contempler les "soldats eux-mêmes, citoyens du pays, qui vont venir à Mari et assurer la défense de la ville". "Citoyens du pays" signifiait ses propres envoyés, hommes d'Ekallatum, des guerriers que, dans le passé, s'étaient montrés fidèles au Grand Roi. On devait pourvoir à leurs besoins en blé, en laine et en huile, et les établir, avec leurs familles dans le nouveau territoire conquis. Il s'agissait de gens de confiance que Samsi-Addu tenait de placer très proches du fils. Plus ils seraient proches, mieux ce serait : "Qu'ils soient sans cesse conviés au repas en ta présence"<sup>10</sup>. Samsi-Addu

9. Pour l'administration palatiale à Mari à l'époque de Yasmah-Addu, voir Villard (2001). Voir, également, Durand (1997 : 59 ss. et 111 ss.) ; Sasson (2015 : 119 ss.).

10. Après avoir cité le même document, Ponchia (2012 : 84 s.) commente : "Il banchetto è il momento cerimoniale in cui rinsalda il vincolo tra la città e la guarnigione a sua difesa, in cui si evidenzia il funzionamento del sistema di prelevamento fiscale e redistribuzione in razioni che la città come sede palatina e amministrativa gestisce con comune vantaggio, creando un nuovo vincolo di aggregazione e fedeltà. Fa parte inoltre di una più ampia semiologia della regalità che comprende la dimostrazione del favore regio in varie forme, e l'adesione a modelli fondanti che risalgono a una memoria collettiva che la regalità

savait, par la longue vie dans les campagnes militaires sans fin, que le succès et la sécurité même du roi dépendaient de ces hommes d'armes. Il fallait cultiver leur loyauté et cela se faisait avec des gestes généreux : "Ne leur fais point prendre un repas ridicule, mais qu'ils en aient sans cesse un surabondant"<sup>11</sup>. Il savait aussi que par l'infiltration de serviteurs de confiance dans le palais de Mari, il pourrait mieux contrôler les actes de son fils et se maintenir informé de tout que s'y passait.

Yasmah-Addu n'acceptait pas toujours volontiers les ingérences paternelles sur la composition de son propre corps de serviteurs et les altercations entre eux se multipliaient. Il se disputèrent farouchement à propos de la personne qui devrait s'occuper d'un secteur crucial de la vie du palais, la musique. Sur Rišiya, le préféré de Yasmah-Addu, le Grand Roi dit qu'il "est absolument incapable de tenir des 'solistes' à la charge de chef de musique. La musique a été anéanti à Mari!" (FM 9,13)<sup>12</sup> À propos de Buriya, désigné par le fils pour l'important poste de chef du cadastre, Samsi-Addu précise : "cet homme n'est pas compétent" (LAPO 16,46). Et, dans la même lettre, il ne manquait pas d'indiquer quelques noms pour la fonction. D'autres fois, le père n'hésitait pas à congédier ou à affecter dans les domaines du fils. Yasmah-Addu s'exaspérait et se sentait parfois perdu : un jour, un certain Ikšud-appa-šu, que Samsi-Addu lui-même avait renvoyé de son poste, est venu le voir en déclarant que le Grand Roi venait de le rétablir. En fait, dès qu'il avait appris sa révocation, Ikšud-appa-šu, qui devait être un serviteur expérimenté, était parti de Mari sans même demander l'autorisation de Yasmah-Addu et était allé rejoindre Samsi-Addu, pour le faire revenir sur cette décision. Mais le père ne paraît pas avoir jugé bon d'en prévenir le fils : "En réalité, Addâ a-t-il ou non restauré Ikšud-appa-šu à sa zone administrative? Qu'Addâ m'écrive ce qu'il en est" (LAPO 16,57). Ainsi, devant ses propres serviteurs, l'autorité du roi de Mari était affaiblie à chaque contre-ordre du père. Certains, normalement hauts placés dans la hiérarchie du palais, arrivaient même à évoquer les résolutions de Samsi-Addu pour ne pas obéir aux instructions de Yasmah-Addu. Un parmi eux, Hasidanum, se permet de rappeler que le Grand Roi lui-même avait décidé qu'un messenger, quoique convoqué par Yasmah-Addu, avait permission pour habiter dans la

---

contribuise a definire e alimentare." Voir également Lafont (1985).

11. Pour l'importance des banquets offerts aux soldats, voir Charpin (2013 : 35 ss.). Samsi-Addu avait des liens particulièrement forts et charismatiques avec ses soldats ; voir Ziegler (2008).

12. Pour les disputes entre père et fils autour du poste de chef de musique (*nargallum*) de Mari, voir Ziegler 2007 : 99 ss. et Sasson 2015 : 174 s.).

région de son travail et non pas dans la cour de Mari. Si Hasidanum finit par céder, envoyant provisoirement le serviteur en question, il ne manque pas d'avertir Yasmah-Addu : “mon seigneur ne doit pas le garder ” (LAPO 16,3). Il est difficile d'imaginer qu'un fonctionnaire s'adresse au roi de Mari de la sorte s'il n'avait pas le soutien d'une autorité placée encore plus haut.

Afin d'apaiser les esprits, le vieux roi savait flatter avec des mots et, parfois, il demandait l'opinion du fils en donnant à celui-ci l'impression de jouir d'une certaine autonomie. Lorsque Yašub-El, le gouverneur de Tuttul, mourut, Samsi-Addu écrivit à Yasmah-Addu en lui demandant “Comment vois-tu l'affaire ?” (LAPO 16,43). Dans la lettre, le père laissait entendre que le fils n'avait pas été assez clair sur la question. Est-ce que Yasmah-Addu aurait été imprécis pour être sûr que le Grand Roi ne s'intéresserait pas à cette affaire ? Si telle était son intention, il n'a que partiellement réussi : cette fois, Habdu-ma-Dagan le préféré du roi de Mari, a obtenu l'approbation du père, mais Samsi-Addu n'a pas manqué de donner des instructions à Yasmah-Addu pour convaincre le serviteur d'accepter la nouvelle tâche, lui expliquant aussi comment constituer son équipe et, de plus, comment remplacer Habdu-ma-Dagan dans son ancien poste. En fin de compte, la procédure était toujours la même : lorsqu'un problème se posait, Samsi-Addu ne semblait jamais faire confiance à son fils et présentait, avec plus au moins de ruse, une solution déjà calculée.

Loyauté. C'est le mot-clef dans les rapports entre le roi et ses serviteurs. À Mari, avec l'arrivée de Yasmah-Addu et le besoin de former une nouvelle cour et une nouvelle administration palatiale, nous pouvons observer le processus en plein déroulement, avec des détails rares dans les sources. Ce sont les rapports personnels, fondés sur la fidélité, que Samsi-Addu craint que son fils soit trop inexpérimenté pour maîtriser et manier à sa faveur. La compétence technique est sans doute importante. C'est le cas pour les fonctionnaires qui feront marcher, dans la pratique, l'administration, en gérant le stockage, le flux des biens qui entrent et sortent du palais, la collecte des taxes, la production dans les champs, les travaux d'irrigation. C'est encore le cas pour les scribes responsables des cadastres, de la comptabilité et de la correspondance royale. Pour cela il faut une formation spécifique et parfois longue, des notions de mathématique et, la plupart du temps, une maîtrise de l'écriture cunéiforme et de la langue akkadienne qui, quoique utilisée dans les documents, n'était pas la langue parlée par une grande partie des gens du palais et du royaume. Néanmoins, le savoir-faire technique seul ne suffit et n'est pas plus important que la loyauté. Il n'existe pas une bureaucratie professionnelle et impersonnelle. Les carrières dans la cour ou dans les pro-

vinces, sont construites dans les contacts face-à-face avec le seigneur et par de constantes manifestations de fidélité et d'approbation. Lorsque Samsi-Addu fait l'éloge de Habdu-ma-Dagan, il rappelle que "c'est un homme de confiance" (LAPO 16,43), qu'il "n'a jamais commis de faute ou de manquement", et d'insister auprès du fils afin que le serviteur soit poussé à habiter à Tuttul, où il pourrait "faire souche et créer une maisonnée" et, en plus, une vaste lignée de descendants. C'est le père apprenant au fils les techniques de séduction qui soudent le dévouement et l'allégeance. Les raisons personnelles et familiales sont parmi les plus importantes pour la constitution du service du palais. Le lien personnel, en effet, dépasse l'individu et s'étend à sa parentèle, garantissant que le roi puisse compter sur des groupes entiers et parfois sur des générations successives de serviteurs provenant de la même famille. Cultiver ces liens de dépendance pour des générations fait d'ailleurs partie des habitudes que Samsi-Addu essaie de transmettre à son apprenti de roi, lui faisant voir, par exemple, qu'un superviseur des troupeaux de Razama souffre d'être loin de sa famille, retenue à Mari, à plus de deux cents kilomètres "maintenant, fais conduire sa famille chez son père. Il ne faut point que cet homme, ici, en éprouve le manque. Il est grandement affligé" (LAPO 16,45).

Il y a donc une réciprocité. Les liens qui permettent de pourvoir le roi en serviteurs fidèles servent également à ce que ceux-ci conservent une situation qui leur est avantageuse à plusieurs égards. Profitant de la mort d'un *scheik* local, Bahlu-gayim, au milieu d'une peste qui a aussi fait mourir tous ses enfants, le premier ministre de Yasmah-Addu, La'um, suggère que son propre fils soit nommé à la tête du clan, afin de garantir que cette maison "ne disparaisse pas" (LAPO 18,1017). Pour Sammetar, le fils nommé, cela fut le début d'une longue carrière de gloire et d'opulence<sup>13</sup>. Les années suivantes, son habileté pour se maintenir proche du pouvoir n'a pas dû décevoir son père, car après la chute de Yasmah-Addu il a continué à servir le nouveau roi, Zimri-Lim. Sammetar fut gouverneur de Terqa, occupa des fonctions élevées dans la cour et agit dans les accords diplomatiques pour mettre fin à la guerre contre Eshnunna. Au moins deux de ses frères ont eu également des postes importants, un d'eux comme général. Mais le même caractère personnel des rapports qui permettent l'ascension pouvait jouer dans la chute. La mort de Sammetar a entraîné tout son groupe d'alliés et sa famille à la débâcle : En quelques mois, la vaste fortune qu'il avait accumulée –et qui se distinguait mal des biens du palais sous sa responsabilité– a été saisie et ses frères ont

13. Pour la carrière de Sammetar, voir Koppen (2002).

soudainement disparu, ainsi que certains alliés. Il est possible que le nouveau roi était mécontent ou qu'il pensait que le pouvoir de la famille dans la région de Terqa était allé trop loin. La même logique de solidarité familiale, qui favorisait, donnait du prestige et enrichissait un groupe, pouvait aussi le ruiner.

Dans ce cadre, connaître personnellement un serviteur, même de vue, est fondamental. Išme-Dagan, le frère de Yasmah-Addu, se montre contrarié pour ne pas savoir qui est le scribe Nanna-palil, envoyé par le roi de Mari : “je ne connais pas cet homme. Expédie-moi un de tes serviteurs qui le connaît, qu'il montre qui c'est ! (LAPO 16,47).

Dans un monde sans autre moyen d'identification, c'est connaître personnellement qui garantit l'authenticité. Il faut, pourtant, que ces formes de rapports, propres à l'univers circonscrit de la famille ou de la tribu, soient transférées vers une institution plus large et complexe comme le palais. Un des premiers conseils que Samsi-Addu donne à son fils est d'organiser un ample serment de fidélité par les serviteurs : “Fais jurer un serment par les dieux aux fonctionnaires existant : gouverneurs, intendants (simples) fonctionnaires, qui sont à ton service personnel, aux groupes des sections, aux scheichs, aux lieutenants et aux (simples) fonctionnaires, tous ceux qui existent ” (LAPO 16,49). Cette fois, Yasmah-Addu ne montre pas d'hésitation : les oracles ont été consultés pour établir la bonne date et les noms de ceux qui ont prêté serment ont été enregistrés dans les listes par les scribes.

De leur côté, les serviteurs s'aperçoivent des critères qui peuvent les aider à monter dans la carrière et les fautes qui peuvent les traîner vers la damnation. Avec beaucoup d'autres, Habdu-ma-Dagan est l'exemple type de loyauté au roi associée à compétence administrative. Venu d'une famille de notables, il avait été le responsable des réserves du palais et avait occupé une haute fonction provinciale à Zibnatum, avant d'être nommé gouverneur de Tuttul. À cette occasion, Samsi-Addu manifeste la préoccupation que son fils ne lui donne pas un poste au-dessous de son importance. Et de dire “Qu'est-ce qu'un simple poste de gouverneur pour lui ? (...) Il faut qu'il ait le commandement de Tuttul et exerce aussi la charge de *mer'ûm* (chef de pâturages) ” (LAPO 17,639). La préoccupation de Samsi-Addu était de ne pas reléguer Habdu-ma-Dagan à une position inférieure à de ses compagnons. Il fallait éviter les amertumes inutiles et maintenir l'équilibre et la hiérarchie entre les serviteurs. C'est la somme de prestige et habileté qui fait de Habdu-ma-Dagan quelqu'un de spécial. Dans une autre lettre, déjà cité ci-dessus, le Grande Roi conseille à son fils de le coopter de façon subtile

en lui faisant valoir qu'il se trouve alors "parmi des familles sans avenir, sur un terroir caillouteux ", et en lui offrant un avenir prometteur dans une région où "le terrain labourable est abondant" (LAPO 16,43). Une attitude bien différente est dispensée aux petits serviteurs, qui y sont transférés sans plus de cérémonie. D'un certain Muhappûm, dit Samsi-Addu : "Qu'il vienne ici. Tout comme Yadînum et ses collègues, je l'affecterai aux exploitations agricoles. Expédie-le chez moi et, toi-même, là où tu es, installe quelqu'un d'autre, à sa place, à ses exploitations ". Dans ce cas, il s'agit de travailleurs facilement interchangeables, auxquels on dispense un traitement dépersonnalisé. De leur part, les scribes sont valorisés et pour le savoir-faire technique et pour la confiance, car ils sont les dépositaires incontournables des plus sensibles secrets d'état. C'était à eux d'écrire les messages royaux ainsi que de lire au souverain la correspondance arrivant du pays ou de l'étranger. Ils contrôlaient aussi les archives qui enregistraient la vie administrative du palais, une structure énorme et complexe. C'est cela sans doute qui explique le différend entre Samsi-Addu et son fils à propos du scribe Sin-iddinam. Le père prétendait faire de lui le chef des archives de trois villes autour d'Ekallatum, mais Yasmah-Addu s'y opposait. Avec une habileté inattendue, il a utilisé comme argument les mêmes déficiences qui entravaient toujours le bon fonctionnement de ses domaines et qui avaient été pointé du doigt par le Grand Roi lui-même : "Addâ sait bien que les assises de ce palais ne sont pas (encore) fermes. Actuellement, je ne saurais expédier Sîn-iddinam, car il assure les assises de ce palais" (LAPO 16,70) dit-il presque répétant les mots du père. Et d'ajouter que s'il envoyait le serviteur à son père par égard pour lui, à Mari la situation risquait de périlcliter et que Samsi-Addu lui demanderait des explications : "par la suite, Addâ étant venu à cette ville et ayant enquête sur l'état de son palais, s'il se révèle quelque chose qui n'aille pas, quel est donc l'homme de confiance qui pourra être tenu pour véritablement responsable envers Addâ?". Yasmah-Addu fini en demandant que "Addâ doit réfléchir en fonction de sa toute-puissance". Les mots furent toutefois inutiles et Samsi-Addu ne céda pas : "à l'audition de cette tablette de moi, il faut que Sîn-iddinam m'arrive" (LAPO 16,71). Le fait que Yasmah-Addu ait promis d'envoyer le serviteur avec une cargaison d'or et d'argent provenant de Qatna a dû faire monter l'obstination paternelle.

D'autre part, certains serviteurs se rendent bien compte de la différence entre travailler pour un roi qui contrôle de près tout ce qui se passe dans son palais et un souverain peu soucieux de sa domesticité. Aux yeux de Samsi-Addu, c'est inadmissible qu'ils veuillent profiter de la négligence du

filis, surtout lorsque quelques astucieux fonctionnaires quittent Ekallatum vers Mari. “Ils (ne) viennent à toi (que) pour (...) pour se débaucher, pour le cabaret et pour les concerts! Ils n’ont personne pour les encadrer ou les commander et ils se la coulent douce”. (LAPO 16,2). Et à lui d’exiger des actions rapides et définitives afin d’arrêter les anomalies : “ligote ces gens, met-leur des menottes et qu’on leur attache une corde à la taille. Donne-leur une forte escorte et qu’on les conduise par-devers moi!”. À vrai dire, Yasmah-Addu lui-même laissait entendre qu’il recevrait à bras ouverts les serviteurs prêts à exécuter les tâches quotidiennes du royaume, pour lesquelles il avait peu d’aptitude et aucune patience.

“Et toi, jusques à quand aurons-nous à te diriger en toute occasion?” (LAPO 16,29), tempête Samsi-Addu. Administrer le propre palais et gouverner le royaume étaient, dans ce temps-là, une seule tâche, qui revenait au souverain. En échouant à l’accomplir, au moins dans l’opinion du père (et aussi de son frère), Yasmah-Addu était blâmé sévèrement. Samsi-Addu ne cache pas la comparaison avec l’aîné, considéré comme le modèle idéal. “Es-tu un bébé, n’es-tu pas un adulte? N’as-tu pas de poil au menton? Quand vas-tu diriger ta Maison? N’as-tu pas ton frère sous les yeux, lui qui dirige de vastes armées? Alors, toi aussi, dirige ton palais, ta Maison!”. Les leçons s’enchaînent. Le Grand Roi ne veut pas laisser Yasmah-Addu agir pour son compte et, en même temps, il condamne son manque d’initiative : “Pourquoi donc, moi, délaisserais-je ma maison et organiserais-je la tienne? Je ne délaisserai pas ma maison et n’organiserai pas la tienne” (LAPO 16,30). Et il ajoute que Yasmah-Addu ne doit pas prétendre compter sur son frère : “Išme-Dagan ne délaissera pas sa maison et n’organisera pas la tienne”. Pour rendre les choses encore pires, l’incapacité de Yasmah-Addu à maintenir l’ordre s’étalait au-delà des murs de la capitale. Les palais qu’il possédait dans les villes gouvernées par son père et par son frère manquaient également d’attention ; ses administrateurs étant aussi incompetents que lui, le service allait de pire en pire (LAPO 16,35).

Samsi-Addu accusait le laisser-aller, exigeait des résultats, conseillait, imposait. Mais rien n’était capable d’inverser la situation. Les paroles du père - “un (vrai) homme organise sa maison!” (LAPO 16,30)- tombaient dans le vide. Préoccupé, Samsi-Addu cherchait à compenser les handicaps du fils en faisant confiance aux conseillers qui l’entouraient. Mais, là aussi, il ne trouvait que de l’indolence.

Blessé et vexé par les comparaisons constantes avec son frère, Yasmah-Addu essaie de montrer son indignation à son père en cherchant ce qui lui paraît un bon argument : s’il n’est qu’un gamin incapable de diriger ses

serviteurs, comme le répètent les lettres, il n'en reste pas moins que c'est le Grand Roi lui-même qui l'a placé sur le trône de Mari. Il revient à Samsi-Addu, au moins, une responsabilité initiale, car, enfin, "c'est Addâ qui m'a promu à mon poste ; c'est à sa guise qu'il a fixé mon destin" (LAPO 16,34). Yasmah-Addu attendait un soutien plus solide, qui n'est pas arrivé ou n'a pas été suffisant. En effet, les promesses du père de garantir la consolidation du royaume, par l'envoi de gens de capacité et de confiance ne furent honorées qu'en partie. Yasmah-Addu s'en plaint : "Aujourd'hui, j'habite à Mari et ma position n'est pas solide. Nuit et jour, je ne cesse de pleurer" (LAPO 16,36). Toutes les espérances sont concentrées sur le père et Yasmah-Addu insiste sur la responsabilité de la famille sur le futur commun : "si Addâ dit : 'Allons, je rendrai solide ta position et c'est ainsi que tu habiteras dans Mari', je suis sauvé. Il faut que je reçoive un frère ou quelqu'un de ma famille ou bien, venez, affermissiez ma position". Et il ajoute insidieusement : "s'il n'en est pas ainsi, Addâ obtiendra comme résultat mes lamentation". Cela était la condition de l'harmonie qui, selon Yasmah-Addu, garantirait que "toute ma parenté et le fils de mes fils recherchera votre bien-être" (LAPO 16,34). Le gouvernement du pays et les rapports personnels et de parenté s'amalgament et exigent un échange continu de gestes et paroles pour assurer que les deux marchent bien. Sans famille, pas de royaume.

## Au roi, sa reine

Lorsque Samsi-Addu regardait vers l'occident, au-delà de l'Euphrate vers la Mer Supérieure, il voyait des menaces potentielles, mais entrevoyait aussi une solution éventuelle. Alep, au Sud du Yamhad, s'était consolidée comme une puissance dans la scène politique syrienne et son roi, Sumu-epuh, avait attaqué à plusieurs reprises des forteresses qui étaient les avant-postes de Samsi-Addu dans la région. En même temps, Alep rivalisait avec Qatna, localisée plus au Sud, à proximité des bords de l'Oronte. Ce fut donc sur Qatna que Samsi-Addu misa ses espoirs.

La conquête de Mari et l'installation de Yasmah-Addu sur le trône ont servi de protection contre les ambitions des pouvoirs occidentaux. Dans la mesure où la notion de frontière, à l'époque, était floue, la logique politique établissait que les domaines d'un souverain allaient jusqu'où il était capable de s'imposer sur les villes et les populations nomades. Domaine et territoire ne signifiaient pas la même chose. Il y avait une certaine gradation dans l'exercice du pouvoir, du contrôle direct, avec annexions du territoire

et remplacement de l'ancien roi jusqu'à l'administration indirecte, par l'intermédiaire de gouvernants locaux, plus ou moins autonomes, selon les cas. Un royaume était formé ainsi par un ensemble hétérogène, que les notions de capitale et de provinces ont du mal à saisir. Et il y avait encore la question des alliés. Il se trouve que les pactes n'étaient que temporaires et que du jour au lendemain les amis d'hier pouvaient se changer en ennemis jurés comme l'histoire de la Haute Mésopotamie n'a pas manqué de démontrer. Les alliances étaient, nonobstant, incontournables et de fait recherchées avec ardeur, par chacun des souverains. La vaste région à l'ouest de l'Euphrate n'était pas un objet de conquête réaliste, même pour Samsi-Addu. Une alliance avec Qatna était le maximum auquel il pouvait prétendre. Qatna offrait la sécurité, encore que précaire, de constituer un contrepoids au pouvoir d'Alep et de donner la possibilité de procurer des contacts avantageux avec les royaumes du Levant, comme Hazor. Une alliance offrait également des avantages matériels, comme les pâturages mis à disposition par le roi de Qatna pendant la grande sécheresse qui a frappé Mari (LAPO 17,722), ou encore le bois de qualité, rare dans la vallée et qui venaient des forêts de Nazala (Al-Qariatein), contrôlé par Qatna.

Un jour, Samsi-Addu écrivit à son fils en lui faisant part de ses plans : Yasmah-Addu devrait se marier avec une princesse de Qatna, fille du roi Išhi-Addu<sup>14</sup>. Lorsque les fiançailles apparaissent dans les documents disponibles, les négociations étaient en état avancé, donnant l'impression que le futur époux n'avait pas été averti alors que les vieux rois étaient déjà arrivés à un accord. Ce n'était pas exactement une situation inhabituelle pour les princes et surtout pour les princesses, mais la suite de l'histoire semble montrer que Yasmah-Addu n'a pas bien digéré la démarche, au moins dans un premier temps. D'emblée, les lettres traitent des échanges de dons nuptiaux, qui caractérisaient les mariages en général. Dans le cas de noces princières, cependant, ils devraient être dignes du pouvoir et de l'opulence d'un royaume<sup>15</sup>. Mais les choses ne sont pas bien enclenchées : ayant conscience des implications politiques et symboliques de l'alliance, Samsi-Addu envoya une lettre sévère à son fils et à d'autres dignitaires pour critiquer et déplorer l'insuffisance des cadeaux qu'ils envisageaient d'offrir à Qatna. "Le contre-don est médiocre, que c'en est même une honte à le donner", (LAPO 18,1005)

14. Sur le mariage de Yasmah-Addu avec la princesse de Qatna, voir Durand (1990 : 276 s.); Durand (2000 : 165 s.); Charpin et Ziegler (2003 : 86 s.) et Charpin (2004 : 163 s.)

15. Pour les échanges de biens et de femmes dans le cadre des alliances entre les dynasties, voir maintenant Charpin (2019 : 203 ss.).

blâme-t-il. La *'terhatum'*, le contre-don nuptial envoyé par la famille du futur mari à la famille de la fiancée devait être à la hauteur de la dot offerte par le père de la promise. Il s'imposait de prouver que "La Maison de Mari est de grande noblesse tout comme la Maison de Qatna". Išhi-Addu avait promis de donner comme dot pas moins de 10 talents d'argent (288 kilos) et l'équivalent de 5 talents d'argent (144 kilos) en tissus. Un échantillon de cent pièces de tissu avait déjà été envoyé. Il était donc nécessaire de rassembler de l'argent et de l'or, des bracelets et des boucles d'oreille, des troupeaux d'ovins et de bovins, et, si nécessaire, commander des objets raffinés pour compléter les 4 talents (115 kilos) du don nuptial. Avec une générosité loin d'être désintéressée, Samsi-Addu s'était engagé à contribuer avec 3 talents et ne cessait pas de rappeler que la dot, qui équivalait presque à quatre fois la valeur de la *terhatum* profiterait exclusivement à son fils : "Moi, prendrai-je quelque étoffe sur cette dot ? N'est-ce point toi qui les prendras ?" (LAPO 18,1006).

Les calculs politiques du père paraissaient, pourtant, plus ambitieux que l'enthousiasme du fils.

Le fait qu'un père, et surtout un père-roi, décide et organise le mariage de son fils n'était pas en soi une anomalie, bien au contraire. Plutôt qu'une question de sentiment, le mariage relevait d'une stratégie familiale qui était dictée par les intérêts et les prétentions de l'ensemble du groupe domestique. Dans un mariage royal, il s'agissait de diplomatie, de pouvoir et du futur de la dynastie. Ces évidences n'ont pas suffi à encourager et à convaincre Yasmah-Addu de l'importance de cette union. Il ne s'est pas montré, au moins dans un premier temps, enthousiasmé par ce nouveau mariage. Les décisions géopolitiques du père sont, néanmoins, passées devant la résistance du fils à épouser la princesse de Qatna et les noces eurent lieu.

Dam-hurasi, la future épouse, portait un nom qui allait bien avec son lignage royal, *'sang d'or'* (quoique dans les lettres de cette époque, on l'appelait tout simplement Bêltum, "dame" ou "reine"). Cela ne lui a pas évité, pourtant, la peine qu'elle a éprouvé devant l'indifférence de Yasmah-Addu, avant même d'arriver dans son nouveau foyer. Contrairement à ce qui était prévu, le fiancé n'a pas voyagé pour la rencontrer et l'amener à Mari. Il ne se déplaça, en effet, que jusqu'à Terqa, dans les frontières fiabes de ses domaines et se contenta de lui envoyer une délégation pour la conduire sur plus de trois cents kilomètres, en plein désert de Palmyre (Tadmer), alors qu'une rébellion de Sutéens faisait rage (LAPO 17,744). En attendant, le roi festoyait avec sa cour, nobles, gardes-du-corps, guerriers et serviteurs. Deux cent cinquante personnes se délectaient au cours de ces banquets (Lafont

1985 : 167 et Charpin 2013 : 36).

Au moins, cette délicate mission a été confiée à des hommes de confiance, qui avaient été choisis par le premier ministre La'um et par un émissaire du père, Ibbi-Illabrat qui, étant chef de musique à la cour avait l'habitude de traiter avec les femmes. Ces précautions ne paraissent pas rassurer complètement Yasmah-Addu, qui, finalement, a pris conscience de la dangerosité de la situation. Il en fait des cauchemars dans lesquels les Sutéens séquestraient sa fiancée au milieu du désert<sup>16</sup>. Il est difficile de dire si sa plus grande peur était d'être obligé de se justifier de sa négligence devant son père et son beau-père ou d'avoir à payer une rançon colossale. Heureusement pour lui, le voyage s'acheva bien, malgré quelques contretemps rapportés par les serviteurs.

À son arrivée à Mari, Dam-hurasi n'eut pas une vie facile. Outre le fait d'être une étrangère dans un environnement inhabituel et inconnu, son mari refusait de lui octroyer une place de premier plan. Yasmah-Addu avait déjà plusieurs épouses secondaires et des concubines dans son harem, qui était en partie composé par les femmes de Yahdun-Lim, le roi déchu. Parmi elles se trouvait Izamu, fille de l'ancien souverain de Mari et, semble-t-il, la préférée de Yasmah-Addu. La princesse de Qatna se sentait à marge et frustrée. L'intention initiale de Yasmah-Addu était de la faire habiter le petit palais oriental. Loin du mari, loin du pouvoir. Peut-être, de temps-en-temps il pourrait lui rendre visite, comme si elle n'était qu'une simple concubine.

Mais la fille du roi de Qatna n'était pas une femme ordinaire et l'avenir de Dam-hurasi changea, surtout grâce à l'intervention de son beau-père. Une fois encore, Samsi-Addu a été incité à intervenir dans les affaires de son fils, car il avait conscience du poids politique de ce mariage. En apprenant les plans de Yasmah-Addu, il réagit et le tance de façon cinglante, mécontent d'être obligé de donner à son fils des leçons élémentaires sur la vie politique. Il souligne et insiste surtout sur le fait que la politique et la vie personnelle sont intimement liées et qu'on ne peut les dissocier, que ses préférences sexuelles ou sentimentales ne peuvent en aucun cas être au premier plan, de même que le traitement des femmes qui l'entourent ne peut prendre le pas sur l'intérêt supérieur de la politique. "Dans le palais du Palmier", commente Samsi-Addu faisant référence au palais principal de Mari, dont la cour centrale

16. La lettre (ARM 26/1 : 225), dont l'incipit est mutilé, a été publiée par Durand (1988 : 466), l'attribuant à l'époque de Zimri-Lim. Dans Durand (2000 : 297 s.) l'auteur pense plutôt s'agir d'un mauvais rêve de Yasmah-Addu (interprétation que je suis ici). Plus récemment encore, Durand (2019 : 315) rejoint l'hypothèse de Sasson (2015 : 287) pour rétablir Zimri-Lim comme étant le rêveur.

était ornée par des palmiers, “il y a beaucoup d’appartements. Qu’on lui en choisisse un et qu’elle y habite. Ne la fais pas habiter à l’extérieur” (LAPO 18,1010) Les préoccupations du Grand Roi avaient une cible explicite : “Le père l’apprenant, son cœur s’irritera et ça ne va pas ”. Dans une autre lettre, il persiste en disant : “il ne faut pas que tu mettes à exécution cette histoire de mise à l’écart, que tu lui fasses l’injure de la mettre au harem, que son père l’apprenne et que son cœur s’irrite. Elle doit habiter dans ton palais, à Mari” (LAPO 18,1011). À aucun moment, Samsi-Addu ne fait allusion au chagrin de Dam-hurasi, mais ses messages sont pleins de précautions diplomatiques par rapport à son allié occidental. Satisfaire la princesse est le chemin incontournable pour conquérir le respect de son père. “Des rations, de quoi s’oindre et de la nourriture doivent lui être assignés ; il faut qu’on la voie partout et que son père, l’ayant appris, s’en réjouisse”, telle est la leçon qu’il lui fait. Dam-hurasi pourrait demeurer à la cour et tenir son rang comme une grande dame sous les regards de tous.

Établir la hiérarchie entre les centaines de femmes du palais était une tâche essentielle et, parfois, délicate. Samsi-Addu non seulement décrète que Dam-hurasi ne doit pas être reléguée dans un palais secondaire, mais qu’elle ne devait pas non plus habiter dans le harem. Elle aurait, donc, ses espaces privés et ses propres serviteurs. Contrairement, Izamu, “fille de Yahdun-Lim, vaut certainement moins qu’elle [Dam-hurasi]. Il faut qu’on lui assure sa résidence à l’intérieur du palais royal certes, mais dans le harem. Ton épouse doit être plus honorée qu’elle” (LAPO 18,1011). Dans le harem résident des femmes d’importance variable, des épouses de position élevée, des responsables de services les plus divers du palais, du tissage à la cuisine, et encore des chanteuses et musiciennes, entre autres. Samsi-Addu cherche, en plus, à éviter les disputes entre les anciennes femmes et la nouvelle candidate à la position de reine. Dans les dernières lignes de la lettre aucune marge n’est laissée à Yasmah-Addu pour tergiverser : “On doit se conformer à tous les point de mon message. Écoutez bien mon message ; qu’il ait force de loi !”.

Samsi-Addu soupçonnait, probablement avec raison, que son fils se laisserait influencer par les femmes qui résidaient à la cour de Mari avant la conquête. Incorporer le harem du roi vaincu avait beaucoup d’avantages, cela assurait la continuité de la vie quotidienne du palais et symbolisait également la supériorité du nouveau seigneur. Il y avait une pulsion animale dans cette prise des femelles par le mâle vainqueur, mais aussi une appropriation de la vie sophistiquée de l’ancienne cour, comme si le jeune roi cherchait à être accepté dans un univers qui n’était pas le sien. Certaines mauvaises

habitudes pouvaient, néanmoins, perdurer et, dans la lutte féroce que les anciennes reines et princesses menaient dans les coulisses afin de maintenir leur influence et leur position, des obstacles pouvaient germer et contrarier les nouvelles orientations politiques du moment. Il fallait s'en débarrasser, de la façon la moins traumatisante possible. Devant la lassitude et la nonchalance de Yasmah-Addu, son père l'éclairait sur le fait que, étant le maître de Mari, sa priorité stratégique maintenant était l'alliance avec Qatna. Pour cela, il prenait l'ancien roi de Mari, son ennemi juré, comme une sorte d'anti-modèle qu'il présentait à son fils, comme un mauvais exemple à éviter. En effet, dans la ville, circulaient plusieurs histoires sur Yahdun-Lim, certaines sans doute inventées par les conquérants ou par des détracteurs opportunistes. Une de ces rumeurs disait que Yahdun-Lim était dominé par sa passion immodérée pour ses favorites, en particulier les chanteuses et musiciennes à tel point qu'il en arrivait même à faire habiter ses épouses hors du palais. (LAPO 18,1011). L'excès de ses appétits charnels était susurrés par Samsi-Addu à l'oreille de son fils comme un exemple de faiblesse et surtout, de faute politique, qui pouvait coûter très cher.

Malgré les efforts de Samsi-Addu, les échos de cette embarrassante situation sont arrivés à Qatna. La réaction était prévisible. Mécontent de la condition humiliante de sa fille et conscient des risques que cela pouvait représenter pour l'alliance qui avait été planifiée, Išhi-Addu n'est pas resté inerte. Le libelle qu'il écrit à Yasmah-Addu pour défendre sa fille est un touchant mélange d'amour paternel et d'astuce politique : "J'ai donné à tes bras ma chair et ma progéniture. Celle qui est ta servante et que je t'ai donnée, que la divinité lui fasse trouver grâce à tes yeux " (LAPO 18,1008). Il rappelle alors, de manière bienveillante, les implications pour les deux côtés : "Cette Maison-ci est devenue ta maison et la Maison de Mari est devenue ma maison ! ". Parentèle et dynastie, lien du sang et engagements politiques, tout est réuni dans une seule et même argumentation. Dans une autre lettre (LAPO 18,1012), envoyée probablement à Yasmah-Addu – les cassures du texte ne permettent pas de le savoir – il rappelle qu'il souhaitait voir sa fille investie de la '*šarratūtum*'; le terme est sans équivoque : "la dignité de

reine”<sup>17</sup>.

## Yasmah-Addu part en guerre, ou du moins il prétend...

Faire la guerre était une partie tellement inhérente de l'exercice du pouvoir en Mésopotamie que même Yasmah-Addu n'aurait pu s'y soustraire. S'occuper des canaux d'irrigation et des terres, garantir la justice, adorer les dieux, construire et restaurer les temples et, en cas de besoin faire la guerre, tels étaient les actes royaux pour maintenir l'ordre établi par les divinités. Faire en sorte que son peuple et ses troupeaux se nourrissent dans des pâturages abondants et sécurisés exigeait l'usage fréquent des armes. Les figures du roi-pasteur et du roi-guerrier se compléaient dans la mentalité et étaient évoquées dans les écrits et images.

Les valeurs bédouines, au cœur des royaumes et des dynasties de la Haute-Mésopotamie, donnaient des couleurs particulières à l'élan belliqueux. Pour les sociétés tribales nomades ou semi-nomades, le combat était un mode de vie et un idéal prisé. Plus de dix ans après la mort de Yasmah-Addu, un autre prince amorrite homonyme reçoit une lettre l'appelant à partir en guerre avec les siens. L'auteur réproouve âprement son comportement jusqu'alors : “tu envisages de manger, de boire et de dormir mais pas d'aller avec moi. Rester inactif et couché ne te fait pas rougir!” (LAPO 16,38). Pour ces “peuples qui habitaient sous la tente”, la vie en ville, avec trop de confort et une certaine aménité environnementale, amenait l'homme à se perdre dans les délices de la belle vie et la passivité politique. “Moi, je te jure”, dit l'émissaire de la lettre, “que je ne suis jamais resté toute une journée sans bouger à la maison! Jusqu'à ce que je sorte à l'extérieur pour m'aérer, j'ai un sentiment d'étouffement”. Pour le bédouin, la virilité était inexorablement associée aux espaces ouverts des steppes et aux déserts transformés en arène de combat où son courage décidait de la vie et de la

17. En effet, Dam-hurasi devient épouse principale de Yasmah-Addu et, après la conquête de Mari, elle continue à garder une position d'épouse de premier rang du nouveau roi, Zimri-Lim. Après un premier traitement de ce personnage dans le cadre du harem de Zimri-Lim par Ziegler (1999 : 52 s.), la recherche a évolué dans le sens de montrer qu'il s'agissait de la princesse de Qatna, ancienne épouse de Yasmah-Addu; voir Durand (2000 : 295 s.) et, en dernier lieu, Durand (2019 : 306). *Contra* : Sasson (2010 : 245 s. et 2015 : 107, n. 209) qui n'est pas convaincu que Bêltum et Dam-hurasi soient la même femme et qui pense que, après la défaite de Yasmah-Addu, Bêltum est peut-être rentrée à Qatna ou devenue une prêtresse.

mort. Il est un comportement déplorable que “jamais vent chaud ou froid n’a fouetté ton visage”. Selon lui, la ville et, plus encore, le palais domestiquent l’énergie et incitent à une suspecte convivialité avec les femmes : “après que tu es tombé du sexe de ta mère, tu ne fréquentes que sexe de femme” (Marello 1992 et Durand 1997 : 146 s.).

Les reproches que Samsi-Addu adressent à son fils reproduisent ce mode de penser bédouin, que le vieux roi admirait, respectait et voulait partager avec sa descendance. Son fils aîné, Išme-Dagan correspondait à merveille au modèle et, ayant hérité du cœur du royaume, il avait pour obligation de poursuivre les guerres inachevées du père. Installé sur le flanc occidental des possessions familiales, Yasmah-Addu se trouvait dans une situation qui invitait à la paralysie, par peur ou simple indifférence. En outre, ses voisins étaient trop puissants : Qatna et Alep à l’ouest et Babylone au sud. Pour son caractère, c’était déjà bien suffisant de devoir faire face aux innombrables problèmes soulevés par les tribus campant sur son territoire et par les petits royaumes voisins. Selon sa propre volonté, Yasmah-Addu ne partirait jamais en campagne ou seulement lorsque son royaume se trouvait vraiment en danger. Mais, s’il ne décidait pas de ses guerres lui-même, celles-ci étaient décidées pour lui, en fonction des rapports familiaux et des solidarités issues des alliances matrimoniales. Il fut ainsi entraîné dans les conflits de son père, de son frère et de son beau-père. C’était une tâche pénible qu’il n’appréciait guère.

Juste après le mariage entre Yasmah-Addu et sa fille, le roi de Qatna, dépouillé par les constantes razzias d’Alep dans son territoire, a sollicité l’aide de Samsi-Addu (Durand 1997 : 512 s. et Charpin et Ziegler 2003 : 88 s.). Qu’il se soit directement adressé au Grand Roi montre bien la position subordonnée de Yasmah-Addu dans le vaste royaume de Haute-Mésopotamie<sup>18</sup>. Son père lui envoyait des copies de sa correspondance et l’incitait à écrire à son beau-père en “des propos amicaux”, mais toujours en droite ligne avec ce que Samsi-Addu avait préalablement établi. La situation était alors délicate. Le père et ses deux fils ne pouvaient pas partir immédiatement au secours de Išhi-Addu, car ils devaient faire face à leurs propres ennemis sur le front oriental. Il fallait gagner du temps sans pour autant donner l’impression d’abandonner le nouvel allié alors dans le besoin. Samsi-Addu, comme d’habitude, fut habile : dans l’impossibilité de marcher avec son armée ou d’envoyer un de ses fils pour aider Qatna, il fit toutes sortes de promesses

18. Dominique Charpin (2019 : 221) note, justement, que le manque d’informations sur l’alliance dans la documentation de Mari se doit au fait que les textes la concernant devaient se trouver chez Samsi-Addu.

et de déclarations de fidélité afin de rassurer Išhi-Addu, le traitant de frère, tout en l’assurant que “puisque mon frère m’a demandé de venir, une fois que le but que tu sais sera atteint, je viendrai avec mon armée ver mon frère et j’accomplirai le désir de mon frère” (LAPO 16,330). Pendant ce temps, il se compromettait en demandant à l’un de ses alliés tribaux de réunir les bédouins, lourdement armés, afin de piller les domaines de Sumu-epuh, roi d’Alep, et de tourmenter la vie des pasteurs qui étaient sous sa protection. Même s’il ne pouvait intervenir directement, Samsi-Addu essayait de causer les plus grands dégâts à l’ennemi de son ami. En même temps, il montrait aux populations tribales que leur protecteur aleppin n’était pas fiable et efficace. Diplomatique, Samsi-Addu argumentait que l’impossibilité d’une action immédiate ne devait pas affliger Qatna, car, en coulisses, il s’occupait d’attirer les anciens alliés d’Alep vers son camp, et il le faisait avec succès. Aux princes de Hashum, d’Ursum et de Karkemish il avait proposé : que “s’il [le roi d’Alep] est hostile, faisons la guerre tous ensemble !” et assurait à Išhi-Addu qu’il comptait déjà sur la garantie que les princes “vont rompre avant que je n’arrive les relations diplomatiques avec Sumu-epuh” Le roi de Qatna pouvait être tranquille car Samsi-Addu prendrait soin “[d’]ébranler Sumu-epuh et lui causer beaucoup de soucis pour t’aider”. Samsi-Addu exagérait sans doute, mais le plus important était de jamais dire non à un allié, surtout quand cet allié avait donné sa fille en mariage à son fils cadet.

Face à cette situation, Yasmah-Addu observait avec son apathie habituelle, attendant pour savoir comment agir et écrire à son beau-père. Dans les moments délicats, les mots qu’il envoyait aux alliés n’étaient que la répétition des discours paternels.

Parallèlement, Samsi-Addu avait d’autres préoccupations. Eshnunna, dans la région de la Diyala – “le but” auquel il faisait mention dans la lettre citée ci-dessus- était un adversaire redoutable. Cette puissance était aussi la raison d’une probable rancœur : bien que la famille de Samsi-Addu avait des origines obscures, il est possible qu’elle ait vécue sous la suzeraineté des roi d’Eshnunna, avant de migrer vers le Nord et d’établir son propre domaine en Haute-Mésopotamie. S’il en était ainsi, les guerres de Samsi-Addu et de ses fils avaient lieu sous le signe du ressentiment et de la vengeance contre les anciens seigneurs. Les premières batailles entre Eshnunna et les royaumes de la Haute-Mésopotamie ont pourtant dû montrer qu’aucun des souverains n’arriverait à s’imposer dans un premier temps. Daduša, le roi d’Eshnunna, prétendait étendre son royaume au-delà de la Diyala et du Tigre : il convoyait des régions de l’Euphrate, en particulier le Suhum, au sud de Mari. Cela préoccupait naturellement beaucoup Yasmah-Addu, malgré les tentatives de

son frère pour le tranquilliser. Heureusement pour Mari, les attaques d'Eshnunna alertaient également Hammu-rabi, le roi de Babylone qui gagnait en puissance<sup>19</sup>. Des localités mariotes et babyloniennes furent pillées dans le Suhum ; d'autres se rallièrent à Eshnunna. Les premiers conflits virent la victoire de Daduša, mais sans pour autant assurer un contrôle permanent sur la région. Pour finir, les avancées d'Eshnunna vers l'occident furent bloquées par une alliance puissante. Les liens entre la famille de Yasmah-Addu et le roi de Babylone y ont joué un rôle décisif. Sans victoires triomphales ni défaites inexorables, le résultat des affrontements a permis un équilibre entre les puissances, tout au moins dans un premier temps.

“Je vais faire la paix avec le prince d'Eshnunna” (LAPO 17,445), dit Samsi-Addu à ses fils. Il célébra les accords et partit vers la vénérable Akkad, autrefois capitale de Sargon, que Samsi-Addu comptait parmi ses ancêtres, se fabriquant ainsi une généalogie qui lui octroyait honneur et prestige (Durand 1998 : 108). Il est possible que la paix fut conclue dans cette ville, et que le voyage ait eu pour but de prêter hommage aux ancêtres et louer les dieux protecteurs de la dynastie pour célébrer la fin des combats (Charpin et Ziegler 2003 : 90 s.). Quoiqu'il en soit, le déplacement du souverain à Akkad était de nature religieuse et politique. La trêve avec Eshnunna était, en tous les cas, très claire : cela laissa le champ libre au Grand Roi pour se dédier à de nouvelles conquêtes, certaines en accord avec Eshnunna, d'autres avec sa coopération directe. Les victimes furent les petites principautés du Tigre, soumises dès lors à l'autorité soit de Samsi-Addu et ses fils, soit de Daduša.

C'était l'occasion idéale pour introduire le peu expérimenté Yasmah-Addu dans les trames du jeu diplomatique et guerrier inter-régional, mais toujours sous l'autorité de son père<sup>20</sup>. Lorsque les deux alliés attaquèrent et défirent Qabra, un centre important dans la vallée du Zab inférieur, Samsi-Addu savait que le butin serait partagé avec Eshnunna, mais il voulait en tirer le plus grand profit. Évitant de traiter directement avec Daduša, il écrivit à Yasmah-Addu, tout en annexant à son message une lettre à envoyer au roi d'Eshnunna. De manière avisée, il conseilla à son fils d'attendre le moment le plus opportun, lorsque Daduša serait satisfait avec une nouvelle victoire, pour présenter les revendications de la famille. Afin de convaincre Yasmah-Addu, il utilise un proverbe : “ceux qui sont obligeants avec un homme de troupe s'assimilent à son maître, et (en) obtiennent de grands

19. Pour le rôle de Hammu-rabi de Babylone dans les conflits entre Samsi-Addu et Eshnunna, voir Charpin (2003 : 48 ss.).

20. Pour le départ de Yasmah-Addu et ses troupes pour le front oriental, où il séjourne surtout à Razama, voir Charpin et Ziegler 2003 : 91 s.

présents” (LAPO 16,317). En l’occurrence, le cadeau souhaité par Samsi-Addu n’était rien de moins que la mort des princes de Qabra, capturés par Eshnunna, et qu’il détestait profondément, pour une raison qui nous échappe. Il donna donc les instructions suivantes à son fils : “expose fermement ton désir ; réclame les princes qui ont été faits prisonniers à Qabra en ces termes : ‘Eux, donc, tout fils de roi qu’ils soient, que sont-ils ? Des chiens !’ Livre ces gens et réjouis le cœur de ton frère !”. Daduša commémora triomphalement la victoire sur Qabra sur une stèle dans laquelle il précise avoir offert toute la région conquise à Samsi-Addu, en guise de cadeau. Cela incluait certainement aussi les têtes des princes.

La coalition avec Eshnunna permit à la famille de Samsi-Addu de régler ses comptes avec d’ancien protégés et de nouveaux adversaires, à l’intérieur du royaume et aussi à l’extérieur, parfois, de manière brutale. Ce fut le cas pour des membres de la tribu de Ya’ilanum, considérés jusqu’alors comme des otages en cas d’une éventuelle négociation de paix avec son chef, Mar-Addu<sup>21</sup>. Lorsque la séquestration fut devenue inutile, Išme-Dagan ayant massacré Mar-Addu et les siens, Samsi-Addu écrivit à Yasmah-Addu donnant des ordres pour que tous les “fils de Ya’ilanum” fussent assassinés “dans la nuit même” (LAPO 17,679). Il n’était plus nécessaire de les garder en vie et de les nourrir : “Qu’on leur fasse des tombes. Qu’ils meurent et qu’ils soient enterrés dans les tombes”<sup>22</sup>. Le carnage fut étendu à quelques mariotes qui avaient eu la mauvaise idée d’établir des alliances, certainement par mariage, avec la tribu déchue. Samsi-Addu a même nommé l’un d’entre eux : “On tuera Sammetar, qui fait partie de leur famille d’alliance”. Il ne s’agissait sans doute pas du fils de La’um, l’éminent conseiller de Yasmah-Addu, mais d’un homonyme (Charpin et Ziegler 2003 : 94, n. 149). Mais ce n’était pas non plus un individu anodin, car le Grand Roi connaissait l’importance de ses richesses, qui furent confisquées, “une mine d’or et deux mines d’argent”, et il savait aussi le nombre de ses épouses, autre objet de sa convoitise. Ces femmes furent dévoilées et dépouillées de leurs vêtements avant d’être envoyées à Samsi-Addu. Yasmah-Addu a dû se contenter de quelques musiciennes.

Pendant les événements qui ont suivi la paix avec Eshnunna, Išme-Dagan s’est montré héroïque et glorieux. Il avait rassemblé sous son autorité près de 60.000 hommes. Il écrivit fréquemment à son frère pour donner des nouvelles

21. Dans LAPO 17,530 Samsi-Addu annonce à Yasmah-Addu sa victoire sur les Ya’ilanum, cinq jours après celle sur Qabra.

22. Sasson 2015 : 337 traduit : “They should dig graves for themselves and be buried (in them)”

sur ses opérations guerrières<sup>23</sup>. Après avoir conquis les environs de Ninive, il comptait vaincre celle-ci grâce aux informations venues de l'intérieur des murailles selon lesquelles "les habitants de la ville sont désormais affamés" (LAPO 17,515). Le siège fut donc réussi, mais, obstiné, il écrivit à Yasmah-Addu que "tant que je n'aurai pas pris la ville haute de Ninê [Ninive], je n'irai nulle part ailleurs". Peu de temps après, dans une nouvelle lettre, il se vanta auprès de son frère : "aujourd'hui, je viens de prendre Šibanum, Ninive et le pays tout entier. Réjouis-toi!" (LAPO 17,518). Les victoires s'enchaînaient l'une après l'autre : Hadka, prise dans une seule journée, Tuttarrum, Hurara, qui n'avait pas résisté aux tours d'assaut et aux béliers, Kerhum, dont les murailles furent mises à terre. Même lorsqu'il ne put se vanter d'une conquête définitive, Išme-Dagan tâcha de se montrer à la hauteur de son père : devant les Turukkéens –des tribus du piémont du Zagros, qui s'étaient déplacés en direction à la Djézireh, croisant le Tigre, pillant des villes et villages– il recula, reconnaissant qu'il ne pouvait pas s'imposer dans la région et se contenta d'une avancée vers les montagnes. Plus tard, il cherchera à résoudre le 'problème turukkéen' (voir Charpin et Ziegler 2003 : 112 s. et Durand 1998 : 82) d'une autre façon, exactement comme son père l'avait fait avant lui sur le front ouest : en essayant de marier son fils avec une princesse de la région (LAPO 17,602). Quoiqu'il ne soit pas arrivé à un bon résultat, l'affaire démontre que, avec Samsi-Addu, il avait appris que, lorsque les armes étaient inefficaces, la création d'un lien de parenté pouvait être une option.

Yasmah-Addu n'avait aucune raison de se plaindre des succès militaires de sa famille, mais il devait pâtir du rôle secondaire auquel il était réduit et souffrir de voir ses propres stratégies bafouées par son père. Samsi-Addu déplorait les ruses utilisées par son fils et ses généraux consistant à traîner les ennemis vers des escarmouches successives, évitant le combat frontal et définitif. Selon le Grand Roi, Yasmah-Addu faisait la guerre comme un simple lutteur dans l'arène, douteux de ses forces, essayant de trouver le meilleur stratagème pour vaincre. Le résultat ne pouvait qu'être, disait-il proverbialement, le même que la "chienne, à force de se dépêcher, a mis bas des avortons" (LAPO 17,517). Il mettait en avant les réalisations du fils aîné, dont les ennemis évacuaient les villes et quittaient leurs positions face à la simple rumeur de l'arrivée de ses troupes. Et dans une autre lettre : "Ici, ton frère a remporté la victoire. Or toi, là-bas, tu es couché au milieu de femmes" (LAPO 17,452).

23. Pour les campagnes d'Išme-Dagan dans la région de Ninive, voir Charpin et Ziegler 2003 : 93.

Face à aux grandes conquêtes de sa famille, Yasmah-Addu en était réduit à assumer les petites tâches : envoyer des guerriers supplémentaires pour combattre sous l'autorité de son frère, préparer les provisions, garantir les bonnes conditions des campements, garder les prisonniers, en bref, assurer l'intendance (Charpin et Ziegler 2003 : 91).

Si nous retrouvons les lettres adressées par Samsi-Addu à Išme-Dagan, il est probable que nous y trouverions des mots durs, des ordres sans appels, des stratégies décidées à la place du le fils aîné. Le ton de ces lettres ne serait sans doute pas semblable. La correspondance envoyée à Yasmah-Addu montre que le Grand Roi avait choisi Išme-Dagan comme son bras droit ; il lui avait confié le cœur du royaume et les campagnes militaires décisives, qu'il n'était plus en état de conduire lui-même. Mais, à ses yeux de père exigeant, même son aîné n'était pas entièrement prêt à assumer toutes les responsabilités liées à la mosaïque complexe de pouvoirs qu'il avait façonné en Haute-Mésopotamie. Retiré à Shubat-Enlil, il n'avait pas cessé de diriger ses deux héritiers. Mais au grand désespoir de Yasmah-Addu, la façon dont il s'adressait à ses deux fils était très différente.

## Conclusion : narration et histoire

Finissons avec quelques remarques d'ordre théorique. Nous pensons que les exemples ci-dessus montrent que l'écriture est capable d'incorporer la polyphonie qui émerge des sources pour en faire un discours explicatif. Dit d'une autre façon, on voit que l'argument se construit à partir des voix des personnages et que l'effacement de la frontière rigide entre l'opération analytique et la description épisodique débouche sur un discours historiographique qui se laisse imprégner par la forme et par la cadence des sources, sans pour autant se confondre avec elles.

Loin d'être une innovation de forme, la narration répond au désir d'analyser les phénomènes structuraux par le biais des événements les plus infimes. La méthode a un impact direct sur la capacité de l'historien à réaliser une description dense à une micro-échelle, car l'écriture permet d'exprimer toute la vibration des performances immédiates. Cette observation *au ras du sol* capture les faits singuliers dans une trame de signification, tout en évitant qu'ils se réduisent à de simples *fait divers* servant à l'illustration stylistique.

Dans l'histoire, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans le milieu scientifique et académique, la dimension littéraire sert à l'expression adéquate des savoirs produits selon des règles bien établies depuis la constitution de la dis-

cipline au XIXe siècle, tout en considérant les différences qui ont marqué la succession de plusieurs 'écoles' historiques depuis lors. Ce n'est pas un hasard que le même XIXe siècle ait consommé le clivage entre la littérature et le discours historique au moment même où le roman historique (Alexandre Dumas) devient un genre littéraire à part entière et où les historiens s'expriment à la façon des romanciers (Jules Michelet)<sup>24</sup>. Hésitations d'un accouchement ou ironie d'une ancestralité commune ? Quoi qu'il en soit, la prétention de la nouvelle discipline à la scientificité (qui, certes, revendiquait beaucoup des anciens maîtres gréco-romains ; cf. Momigliano 1990) exigeait de prendre ses distances des *belles lettres*. Repoussant la littérature à cause de sa nature fictionnelle et de ses priorités de style et se présentant comme un discours scientifique, l'histoire n'est pourtant jamais arrivée à effacer -plusieurs l'ont noté- l'ambiguïté de continuer à être un exercice d'écriture.

Et si nous inversions les termes de l'équation ? Non simplement en mettant l'accent sur la forme aux dépens du contenu, mais en soutenant que la façon d'écrire, loin d'être un vêtement choisi *a posteriori*, est partie prenante de l'opération historiographique, qui réside donc dans son noyau explicatif. En d'autres termes, quelles seraient les conséquences de considérer que les techniques d'analyse et le travail d'écriture ont les deux un rôle épistémologique ? Ce sont les questions et le défi énoncés par Ivan Jablonka lorsqu'il propose l'histoire comme une 'littérature contemporaine' (Jablonka 2017 : i-viii et 219 s.). Sans soustraire l'histoire du champ des sciences sociales, sans réduire le récit, toujours analytique de l'historien, à un jeu stylistique, Jablonka invite à prendre sérieusement la dimension littéraire du discours comme une pièce essentielle et incontournable du processus de production de la connaissance. Mais non, pourtant, à la manière du post-modernisme ou par filiation mécanique au 'linguistic turn', qui ont eu tendance à déclasser la capacité cognitive de l'histoire (ou sa prétendue objectivité scientifique) en fonction de son incontournable nature littéraire. Si le point de départ de Jablonka est le même de Michel Foucault, Hayden White ou Dominick La Capra, chez lui, par contre, la frontière entre l'histoire et la fiction ne disparaît point, non seulement parce que le texte historique ne renonce pas à s'en remettre à une référence extérieure, ayant comme intermédiaire une source documentaire, mais aussi parce que les dispositifs de vérification du savoir sont préservés dans la recherche, dans une quête de la vérité. Cette vérité est comprise comme une possibilité plausible, établie rationnellement, parmi les possibilités infinies de l'imagination sur le

---

24. Lyon-Caen et Ribard (2010 : 30), d'où sont pris les exemples cités.

passé<sup>25</sup>. D'une certaine façon, nous rejoignons ici l'intrigante proposition de Paul Veyne de concevoir l'histoire comme un 'récit véridique' (Veyne 1971 : 13 s.). Aucune intention d'entreprendre une déconstruction radicale des savoirs sur le social : l'histoire continue d'être une enquête empirique. Évitant de succomber au relativisme extrême, le programme consiste en reconnaître qu'il "est possible d'échapper à la fois à une littérature sans méthode et à une méthode sans littérature, pour pratiquer une méthode dans une littérature, un raisonnement-enquête, un texte-recherche, la recherche portant indissociablement sur les faits à établir, les sources qui en attestent et la forme par laquelle on les rapporte" (Jablonka 2017 : ii). De façon similaire, mais mettant l'accent sur le rôle pragmatique de l'histoire dans la vie humaine, le problème concerne également la nature narrative de la connaissance historique, telle qu'elle est postulée par Jörn Rüsen dans des travaux récents : la reconnaissance du discours de l'historien comme une 'poésies' fictionnelle ne diminue pas la capacité de la narration historique d'être "un système d'opération mentales qui définit le domaine de la conscience historique" et d'avoir, en plus, "la fonction d'orienter la vie pratique dans le temps, en mobilisant la mémoire de l'expérience temporelle, en développant un concept de continuité et en stabilisant l'identité"<sup>26</sup>.

## Abréviations

LAPO = Littératures Anciennes du Proche-Orient

- LAPO 16 = Durand (1997)

- LAPO 17 = Durand (1998)

- LAPO 18 = Durand (2000)

## Bibliographie

CHARPIN, Dominique (2003) *Hammu-rabi de Babylone*. Paris : PUF.

CHARPIN, Dominique (2004) "Histoire Politique du Proche-Orient Amorrite (2002-1595)" dans : Charpin, D. ; Stol, M. et Dietz, E. (eds.) *Mesopotamia*

25. Pour une réflexion, ainsi qu'une défense, des frontières ontologiques entre l'histoire et la fiction, voir récemment Lavocat (2016).

26. Rüsen (2008 : 10 et 12. Voir, également, Rüsen (ed. 2006), en particulier l'introduction de Rüsen et le chapitre de Frank Ankersmit.

*mie. Die altbabylonische Zeit.* Fribourg-Göttingen : Academic Press Fribourg - Vandenhoeck & Ruprecht, pp. 25-480.

CHARPIN, Dominique (2019) *'Tu es de mon sang'. Les alliances dans le Proche-Orient ancien.* Paris : Collège de France-Belles Lettres.

CHARPIN, Dominique et Ziegler, Nele (2003) *Mari et le Proche-Orient à l'Époque Amorrite. Essai d'histoire politique.* Paris : Sepoa.

CHARPIN, Dominique (2013) "Les usages politiques des banquets d'après les archives mésopotamiennes du début du deuxième millénaire av. J.-C." dans : Grandjean, C. et al. (eds.) *Le banquet du monarque dans le monde antique.* Tours-Rennes : P.U. François-Rabelais de Tours & P.U. de Rennes, pp. 31-52.

DOSSE, François (2005) *Le pari biographique. Écrire une vie.* Paris : La Découverte.

DURAND, Jean-Marie (1990) "Documents pour l'histoire du Royaume de Haute-Mésopotamie II", *MARI. Annales de Recherches Interdisciplinaires*, 6 : 271-301.

DURAND, Jean-Marie (1997) *Documents épistolaires du palais de Mari.* Vol. I. Littératures Anciennes du Proche-Orient, 16. Paris : Éditions du Cerf.

DURAND, Jean-Marie (1998) *Documents épistolaires du palais de Mari.* Vol. II. Littératures Anciennes du Proche-Orient , 17. Paris : Éditions du Cerf.

DURAND, Jean-Marie (2000) *Documents épistolaires du palais de Mari.* Vol. III. Littératures Anciennes du Proche-Orient, 18. Paris : Éditions du Cerf.

GINZBURG, Carlo (1989) *Mitos, emblemas e sinais. Morfologia e história.* São Paulo : Cia das Letras.

GINZBURG, Carlo (1991) *A micro-história e outros ensaios.* Lisboa : Difel.

GINZBURG, Carlo (2001) *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire.* Paris : Gallimard.

JABLONKA, Ivan (2017) *L'Histoire est une littérature contemporaine.*

*Manifeste pour les sciences sociales.* Paris : Seuil.

KOPPEN, Frans van (2002) “Seized by royal order : the household of Sammetar and other magnates at Mari” dans : Charpin, D. et Durand, J.-M. (eds.) *Florilegium Marianum VI. Recueil d'études à la mémoire d'André Parrot*, Mémoires de NABU 7, Paris, 2002, p. 289-372

LAFONT, Bertrand (1985) “Le *sâbum* du roi de Mari au temps de Yasmah-Addu”, dans : Durand, J.-M. et Kupper, J.-R. (eds.) *Miscellanea Babylonica. Mélanges offerts à Maurice Birot.* Paris : Éditions Recherche sur les Civilisations, pp. 161-179.

LATOUR, Bruno (2015) *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network-Theory.* Oxford : Oxford University Press.

LAVOCAT, Françoise (2016) *Fait et fiction. Pour une frontière.* Paris : Seuil.

LEVI, Giovanni (1989) *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII siècle.* Paris : Gallimard.

LEVI, Giovanni (2014) “The uses of biography” dans : Render, H. et Hann, B. (eds.) *Theoretical discussions of biography. Approaches from history, microhistory, and life writing.* Leiden : Brill.

LYON-CAEN, Judith et RIBARD, Dinah (2010) *L'historien et la littérature.* Paris : La Découverte.

MOMIGLIANO, Arnaldo (1990) *The classical foundations of modern historiography.* Berkeley : University of California Press.

PONCHIA, Simonetta (2012) “Cerimonialità e gestione delle risorse alimentari negli archivi di Alta Mesopotamia” dans : Milano, L. (ed.) *Mangiare Divinamente, Pratiche e simbologie alimentari nell'antico oriente.* Firenze : LoGisma Editore, pp. 83-104.

REDE, Marcelo (2015) “Le palais bédouin à Mari : royauté urbaine et chefferie tribale”, *Cahier des thèmes transversaux XII*, 139-147.

REVEL, Jacques (1996) (ed.) *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience.* Paris : Gallimard/Le Seuil.

RÜSEN, Jörn (2006) (ed.) *Meaning and representation in history.* New

York : Berghahn Books.

RÜSEN, Jörn (2008) *History : narration, interpretation and orientation*.  
New York : Berghahn Books.

SASSON, Jack (2010) “On the ‘Išhi-Addu’ seal from Qatna, with comments on Qatna personnel names in OB period” dans : Dönmes, S. (ed.) *Veysel Donbaz’a Sunulan Yazilar. DUB.SAR É.DUB.BA.A*. Istanbul : Ege Publications.

SASSON, Jack (2015) *From the Mari archives. An anthology of old Babylonian letters*. Winona Lake : Eisenbrauns.

SCOTT, Joan (2000) *Social Network Analysis. A handbook*. London : Sage.

VEYNE, Paul (1971) *Comment on écrit l’histoire. Essai d’épistémologie*. Paris : Seuil.

VILLARD, Pierre (2001) “Les administrateurs de l’époque de Yasmah-Addu” dans : Durand, J.-M. et Charpin, D. (eds.) *Mari, Ébla et les Hourrites : dix ans de travaux. Deuxième partie. Actes du colloque international (Paris, mai 1993), Amurru 2*. Paris : SEPOA, pp. 9-140.

VILLARD, Pierre (1995) “Shamshi-Adad and sons : the rise and fall of an Upper Mesopotamian Empire” dans : Sasson, J. (ed.) *Civilizations of the ancient Near East*. New York : Charles Scribner’s Sons, pp. 873-883.

WAERZEGGERS, Caroline (2014) “Social Network Analysis of cuneiform archives. A new approach” dans : Bajer, H. et Jursa, M. (eds.) *Documentary Sources in Ancient Near Eastern and Greco-Roman Economic History*. Oxford : Oxbowl, pp. 207-233.

ZIEGLER, Nele (1999) *Le harem de Zimrî-Lîm*. Paris : SEPOA.

ZIEGLER, Nele (2008) “Samsi-Addu et ses soldats” dans : Abrahams, PH. et Battini, L. (eds.) *Les armées du Proche-Orient ancien (IIIe - Ier mill. av. J.C.)*. Oxford : BAR, pp. 49-56.